

TRÉSOR FILMS & CHI-FOU-MI PRODUCTIONS PRÉSENTENT

par la réalisatrice de *pupille*



birane
ba

de la comédie-française

leïla
bekhti

dali
bensalah

élodie
bouchez

suliane
brahim

de la comédie-française

jean-pierre
darroussin

adèle
exarchopoulos

gilles
lellouche

miou-miou

denis
podalydès

de la comédie-française

fred
testot

je verrai toujours vos visages

un film de **jeanne herry**

musique originale **pascal sangla** produit par **hugo seignac** et **alain attal**

UN FILM DE JEANNE HERRY SCÉNARIO ET Dialogues DE JEANNE HERRY PRODUIT PAR HUGO SEIGNAC ET ALAIN ATTAL MUSIQUE ORIGINALE PASCAL SANGLA AVEC PASCAL SANGLA ANNE BENOÎT IMAGE NICOLAS LOIR AG MONTAGE FRANCIS VESIN SON RÉMI DARU LOIC PRIAN GUADALUPE CASSIUS MARC DOUSNE DÉCORIS JEAN-PHILIPPE MOREAUX COSTUMES ISABELLE PANNETIER

1^{ER} ASSISTANTE RÉALISATRICE HÉLÈNE FABRE DIRECTEUR DE PRODUCTION VINCENT PIAVAT DIRECTEURS DE POST-PRODUCTION NICOLAS MOUCHEZ SÉVERINE CAIRA UNE COPRODUCTION CHI-FOU-MI PRODUCTIONS TRÉSOR FILMS STUDIOCANAL FRANCE 3 CINÉMA AVEC LES PARTICIPATIONS DE CANAL+ CINE+ FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

trésor

chi-fou-mi

3 cinéma

CANAL+

© 2017 - 2018 CHI-FOU-MI - 2018 TRÉSOR - 2018 STUDIOCANAL

CINE+

france-tv

FRANCE 3

STUDIOCANAL

FONDATION
BARRIÈRE
france
inter

PHOTO CHRISTOPHE BERGHEZ

TRÉSOR FILMS & CHI-FOU-MI PRODUCTIONS PRÉSENTENT

birane leïla dali élodie suliane jean-pierre
ba bekhti benssalah bouchez brahim darroussin
de la comédie-française
adèle gilles miou-miou denis fred
exarchopoulos lellouche podalydès testot
de la comédie-française

je verrai toujours vos visages

un film de jeanne herry

Durée du film : 1h58

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
Sophie Fracchia
Tél. : 06 24 49 28 13
sophie.fracchia@studiocanal.com

PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique Segall et Simon Blanc
Tél. : 01 45 63 73 04
sblanc@dominiquesegall.com

A black and white close-up photograph of a woman with long dark hair, smiling warmly. She is wearing a plaid scarf and holding a camera. The background is blurred, suggesting an outdoor setting. The text 'ENTRETIEN AVEC JEANNE HERRY' is overlaid in white, bold, sans-serif font at the bottom of the image.

ENTRETIEN AVEC
JEANNE HERRY

CRÉÉE EN 2014, LA JUSTICE RESTAURATIVE EST UN DOMAINE ENCORE PEU CONNU EN FRANCE. D'OÙ EST NÉE L'IDÉE DE LUI CONSACRER UN FILM ?

Après PUPILLE, je cherchais un nouveau projet et j'ai entamé des recherches sur deux sujets qui m'intéressaient : le fonctionnement du cerveau et le milieu de la justice. J'ai toujours été passionnée par les faits divers, les procès, les grandes figures du banditisme, les ténors du barreau... Un jour, je suis tombée par hasard sur un podcast autour de la justice restaurative. Ça m'a intriguée, puis captivée : ce qui m'intéressait dans ce processus était précisément ce qui motivait mes recherches sur le cerveau : la réparation.

QUEL RAPPORT ENTRE LES DEUX ?

Le lien. La justice restaurative offre à des personnes ayant été victimes d'agression et à ceux qui les ont commises la possibilité de se rencontrer, de se parler et de se réparer. Face-à-face, des victimes et des auteurs d'infraction vont pouvoir échanger leurs ressentis, leurs émotions et tisser un nouveau rapport où l'empathie peut parfois prendre le pas sur la peur. Cette réparation par le collectif et la recréation du lien a beaucoup de points communs avec la plasticité du cerveau qui lui permet de se réparer en recréant des connexions.

MAIS VOUS AVEZ TRANCHÉ EN FAVEUR DE CE NOUVEL OUTIL JUDICIAIRE...

Le cerveau était un sujet vaste et c'était plus un centre d'intérêt personnel qu'une matière propice à un film. La justice restaurative devenait tout d'un coup un terrain de jeu très intéressant ; le cadre idéal pour écrire un film fort, avec des enjeux très relevés, des scènes d'action psychologiques, des espaces de dialogues ; tout ce que j'aime.

DANS PUPILLE IL ÉTAIT DÉJÀ QUESTION DE RÉPARATION...

Oui, c'est à nouveau un film qui raconte le triomphe du collectif. Et le lien m'intéresse, c'est évident, quel qu'il soit. J'aime étudier comment il se tisse, se transfère, se délite ou se rompt. Et j'aime aussi explorer les bons sentiments. C'est complexe, les bons sentiments.

ON SENT QUE VOUS CONSACREZ ÉNORMÉMENT DE TEMPS À VOUS DOCUMENTER AVANT DE VOUS LANCER DANS L'ÉCRITURE...

Dans PUPILLE comme dans ce film, j'éclaire un endroit du réel peu connu qui propose des outils porteurs d'espoir. Pour autant, je ne fais pas ces films pour parler de l'adoption ou de la justice restaurative. Ce ne sont pas des documentaires. Le fond me touche, mais c'est d'abord le cinéma qui m'importe. Ce sujet, je le choisis car je pressens que je vais pouvoir y planter des graines de romanescque et qu'il va m'offrir la possibilité de faire un bon film.

Au cours de mes recherches, un des interlocuteurs que j'ai rencontré m'a dit : « L'objectif de la justice restaurative, c'est la libération des émotions par la parole ». C'est cette libération que j'ai voulu mettre en scène.

AVEZ-VOUS ASSISTÉ À CES RENCONTRES ENTRE VICTIMES ET AGRESSEURS ?

Non. Ce serait contraire au principe de base de cette pratique qui invite les agresseurs à se raconter en toute liberté. Ils savent que le cadre dans lequel ils vont s'exprimer est sécurisé et que rien de ce qu'ils diront ne sera répété. Il arrive d'ailleurs que certains dévoilent des faits qu'ils n'ont jamais révélés.

Les seules choses auxquelles j'ai assisté et qui étaient hyper intéressantes sont les formations. J'en ai suivi trois : la formation d'animateurs que font Fanny (Suliane Brahim) et Michel (Jean-Pierre Darroussin) dans le film - j'ai vraiment éprouvé de



l'intérieur la première scène du film en jouant tour à tour des auteurs et des victimes face à des apprentis animateurs - ; celle de médiateur, la fonction qu'occupe Judith (Elodie Bouchez) ; et une troisième formation par Zoom au Québec.

En fait, quand je prépare un film, je n'assiste à rien. Par contre, je demande aux gens de raconter leur expérience, j'additionne des récits de vie qui me permettent de comprendre très rigoureusement les «règles du jeu» et puis, après, de jouer : je rebondis sur ce qui m'inspire, je fusionne des témoignages, j'invente, je vais piocher dans ma propre vie... J'acquies un étayage documentaire solide qui libère mon imaginaire. Noémie Micoulet, de l'Institut Français pour la Justice Restaurative, m'a beaucoup aidée à recueillir ces témoignages.

ON COMPREND RAPIDEMENT QUE LES PERSONNES MISES EN PRÉSENCE DANS LE CERCLE, AINSI QU'ON APPELLE LES RENCONTRES ENTRE VICTIMES ET AUTEURS NE SONT PAS CHOISIES AU HASARD. ON NE MET PAS N'IMPORTE QUI EN FACE DE N'IMPORTE QUI.

Le système de cette justice restaurative ne met pas de victimes en présence d'auteurs qui se diraient innocents de leurs actes. Ceux-ci doivent avoir une reconnaissance au moins partielle de leur culpabilité. Et c'est parce qu'ils ont déjà cette reconnaissance que la confrontation avec les victimes peut potentiellement achever de les responsabiliser. De même, dans cette configuration, et contrairement à la médiation, les victimes ne rencontrent pas leurs propres agresseurs mais des gens qui ont commis le même type d'infraction.

LA PRÉPARATION DE CES RENCONTRES SEMBLE TRÈS LONGUE.

Elle l'est. Elle peut prendre des mois, chaque participant est préparé en amont en tête-à-tête par les animateurs, jusqu'à ce qu'ils soient prêts. Le film raconte d'ailleurs la préparation d'un auteur, Nassim (Dali Benssalah) et d'une victime, Chloé (Adèle Exarchopoulos) mais dans un autre dispositif...

CE DISPOSITIF, C'EST LA MÉDIATION. CETTE FOIS, LA VICTIME EST CONFRONTÉE À SON VÉRITABLE AGRESSEUR. IL N'EST PLUS QUESTION DE CERCLE MAIS DE FACE-À-FACE. C'EST LE CAS DE CHLOÉ (ADÈLE EXARCHOPOULOS), VIOLÉE PAR SON FRÈRE DURANT SON ENFANCE, QUI, APPRENANT QUE CELUI-CI EST REVENU VIVRE DANS LA MÊME VILLE QU'ELLE, SOUHAITE POSER DES RÈGLES POUR QU'ILS NE SE CROISENT JAMAIS.

Malgré une préparation longue et intense – un an en moyenne – ces médiations ne débouchent pas toujours sur une rencontre. Et, lorsque c'est le cas, elles peuvent prendre des formes très différentes. Ce sont, soit de très longs échanges où les gens parlent et pleurent, se prennent parfois dans les bras... soit, au contraire, des échanges qui se limitent à deux ou trois questions.

J'ai adoré cette deuxième option. Je la trouvais forte, intense, très intéressante, et c'est celle que j'ai choisie pour la rencontre de la fin, entre Chloé et son frère. Elle lui pose des questions très précises, des questions fermées qui appellent des réponses très courtes : est-ce que c'est lui qui a fait sauter le verrou de la salle de bains ? Est-ce qu'il a fait mal au chat ? Qu'est-ce que sa mère lui a dit un matin ? C'est tellement intéressant de réaliser qu'il existe en elle une pelote incroyablement épaisse et que c'est en tirant de tous petits fils qu'elle va réussir à démêler l'écheveau.

J'avais été marquée par un exemple de médiation restaurative au Québec entre un couple de parents dont l'enfant avait été assassiné dans des circonstances terribles. Compte tenu des charges très lourdes qui pesaient sur lui, le coupable avait été arrêté et condamné malgré ses dénégations. Or, ce couple avait besoin de savoir si c'était vraiment lui. Ils ont demandé à le rencontrer, le type a accepté. Ils se sont longuement préparés et, lors de l'entrevue, la seule question qu'ils lui ont posée c'était : « On veut savoir si c'est vous ». Il a répondu : « Oui, c'est moi ». Merci, au revoir. C'était ça la rencontre, mais c'était tellement intense.

POURQUOI AVOIR CHOISI LE VIOL PLUTÔT QU'UN AUTRE CRIME DANS CETTE PARTIE CONSACRÉE À LA MÉDIATION ?

J'ai décidé assez rapidement de mettre en scène des rencontres détenus-victimes (le cercle) autour des vols avec violence, une problématique sociale et sociétale (somme toute assez banale, mais dont on mésestime les effets ravageurs sur les victimes), et d'explorer un drame intrafamilial dans le dispositif de médiation. Les violences intrafamiliales n'ont pas de frontières sociales, elles frappent tous types de familles, de quartiers, de classes... Ce sont des guerres sourdes qui ont lieu derrière les murs des maisons, nos maisons; chacun peut s'identifier, se projeter. Je me suis à nouveau longuement documentée, et j'ai voulu raconter un frère agresseur, une sœur victime et la famille qui avait généré cela. La violence, l'amour, la prise de pouvoir, les manques et les manquements... Des drames à la fois effroyables et, aujourd'hui nous en prenons pleinement conscience, terriblement courants.

LA SCÈNE ENTRE CHLOÉ ET SON FRÈRE EST AUSSI BOULEVERSANTE QU'ELLE EST INTRIGANTE...

C'est la scène climax du film. Je la voulais ainsi. Elle devait être réparatrice pour la victime et l'être aussi pour le frère. Je ne sais pas ce que ce garçon va devenir mais il a compris des choses. Lui aussi va peut-être se mettre à bouger. Il y a un petit espoir.

Y A-T-IL DES ÉCHECS DANS CES PROCESSUS, LE CERCLE COMME LA MÉDIATION ?

Dans la médiation, la plupart des cas ne vont pas jusqu'à la vraie rencontre mais ce qui compte, c'est le parcours. Les dossiers sont ouverts et le dialogue s'engage par le biais des entretiens avec les médiateurs même si l'auteur et la victime ne se



rencontrent pas physiquement. Dès lors, on ne peut pas parler d'échec. Mais les résultats sont tout de même assez spectaculaires. Lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux cercles de rencontres détenus-victimes, j'ai vraiment cherché à comprendre pourquoi cette préparation des uns et des autres, puis ces quinze heures de rencontres, à raison de trois par semaine, pouvaient aboutir au fait qu'à la fin, les participants se prennent dans les bras. Pourquoi ça marchait ? En étudiant ce processus, cette dentelle, je me suis dit que ça ne pouvait pas ne pas marcher. Tous ceux qui participent à ces expériences – victimes, détenus, encadrants – ont un mot qui revient sans arrêt pour les décrire. Ils disent : « C'est puissant, très puissant ». C'est un processus ultra dynamique. Tout le monde bouge, répare et se répare, se répare en réparant les autres, par petites touches, ça travaille, quoi !

REVENONS À L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO. COMMENT REND-T-ON CETTE DYNAMIQUE ?

C'est un dynamisme psychologique, émotionnel, qui ne peut pas passer par le dynamisme du corps – la plupart du temps, les personnages sont assis – mais qui passe par les visages et la voix. Je ne vais pas mentir : c'est ce que je préfère filmer. Le plus difficile pour moi était de tisser les deux histoires que raconte le film : celle de Chloé et celle à l'intérieur du cercle où se développent six autres histoires. C'est un jeu de l'oie.

LA TENSION DES PROTAGONISTES EST PALPABLE DE TOUS LES CÔTÉS...

J'ai besoin d'écrire des films dans lesquels les personnages vivent des moments paroxystiques de leur vie. Tous vivent un moment important de leur existence, tous disent des choses importantes, ce qui offre aux acteurs une partition très vibrante et vivante. Il y a très peu de moments en dehors des pauses dans le cercle où il est question de décompresser.

DANS LE CERCLE, LES VICTIMES PRENNENT LA PAROLE DE FAÇON DOULOUREUSE OU VIRULENTE. LES CHOSES SE PASSENT-ELLES TOUJOURS DE CETTE FAÇON ?

Les victimes disent ce qu'elles ont à dire – leur détresse, leur colère – et, généralement, les agresseurs sont prêts à les entendre. Ils ont été préparés à cela. Ce n'est qu'après avoir exprimé leurs souffrances, qu'elles s'intéressent à leurs agresseurs et qu'elles découvrent leur dimension humaine et victimaire... Elles en arrivent à s'interroger sur leurs parcours et découvrent que ce sont des gens qui ont eux-mêmes subi des violences. Les auteurs reconnaissent les souffrances des victimes générées par leurs actes et les victimes redonnent aux auteurs leur humanité.

Au départ, le film s'appelait J'AI CROISÉ LE LOUP. C'était une phrase que tout le monde pouvait partager. Les loups aussi ont croisé des loups, qui eux-mêmes... etc.

CE QUI EST FRAPPANT, LORS DES SCÈNES DANS LE CERCLE, C'EST QUE CES VICTIMES RÉALISENT QUE LA PEUR EST DES DEUX CÔTÉS. NASSIM (DALI BENSSALAH) L'EXPRIME TRÈS BIEN FACE À NAWELL (LEÏLA BEKHTI) QUI LUI DIT : « ÇA FAIT TROIS ANS QUE JE SUIS SUIVIE PAR UN PSY ET LÀ, EN TROIS HEURES, TU M'AS DÉBLOQUÉE »

Ces réunions ouvrent des portes dans l'imaginaire. C'est comme un bon livre ou un bon film : on fait de la place aux autres, à la subjectivité des autres, à des mondes intérieurs que nous ne connaissons pas ou que nous comprenons mal... Nassim bouge lui aussi. Au départ, c'est un monolithe. Il est intelligent mais il a été si endurci par la vie qu'il s'est coupé des sentiments, des émotions- les siennes comme celles des autres. Il manque cruellement d'imagination. Parler dans ce groupe lui donne accès à lui-même et à l'altérité.

TRÈS VITE, ON SENT DES DÉBUTS D'EMPATHIE, VOIRE DE SYMPATHIE ENTRE LES GENS.

Oui, il se produit des rapprochements inimaginables dans ces rencontres -le mot « rencontre » revient tout le temps lorsqu'on s'intéresse à la justice-, que ce soit entre victimes et détenus, entre encadrants. Je trouve cette camaraderie très touchante ; c'est ce qu'on retrouve dans tous les groupes qui font des choses fortes ensemble.

FANNY (SULIANE BRAHIM), MICHEL (JEAN-PIERRE DARROUSSIN) ET JUDITH (ELODIE BOUCHEZ) APPARTIENNENT TOUS LES TROIS AU MILIEU JUDICIAIRE OU ASSOCIATIF. LEUR INVESTISSEMENT DANS LA JUSTICE RESTAURATIVE SEMBLE REDONNER UN SENS À LEUR MÉTIER ET À LEURS ENGAGEMENTS.

Oui et c'est probablement parce que celle-ci est à contre-courant de notre époque. On est loin ici de l'hystérisation des débats, des clivages, des clashes permanents, et de ce brouhaha silencieux qui coule comme une sorte de robinet ouvert. On est à l'inverse ; dans un temps qui permet de mettre des gens apparemment irréconciliables en face les uns des autres, de retrouver de l'écoute et de la nuance. Et de les réparer en leur permettant de redevenir acteurs de leur existence. C'est très valorisant.

PARLEZ-NOUS DE LA PHASE DE PRÉPARATION...

Jusqu'à récemment, on appelait cette phase atelier de préparation. On l'appelle maintenant atelier de communication. Au fond, cela ressemble énormément au travail que je fais sur mes scénarios. Les gens qui en sont en charge explorent ce que les victimes et les auteurs ont vécu, comment ils l'ont vécu puis ils font de la place à l'autre : « Qu'a-t-il vécu lui aussi ? » Ensuite, ils scénarisent : « Et si l'agresseur dit cela à la victime ? Et s'il arrive comme ci ? Et si les premières ressentent de la colère ? »... Eux aussi racontent des histoires. Ce qu'ils font ressemble beaucoup au cinéma.

QUEL EST EXACTEMENT LE RÔLE DES BÉNÉVOLES INTERPRÉTÉS PAR ANNE BENOÎT ET PASCAL SANGLA ?

Ils font partie des membres de la communauté et interviennent peu pendant les débats. Mais ils écoutent, ils soutiennent, de manière inconditionnelle... Et ce sont eux qui gèrent les pauses. Ils sont là pour accueillir, apporter un peu de convivialité. Et sans même s'en rendre compte, les auteurs et les victimes partagent un café, fument ensemble... Les membres de la communauté doivent faire en sorte que le lien continue de se tisser durant ces moments-là tout en empêchant les participants de revenir sur les discussions de fond qui ont lieu et qui doivent rester dans le cercle. Leur rôle est de lancer des sujets de conversation anodins sur le temps, le ciel, la nouvelle zone piétonne ; du rien, quoi. J'adore ! Ça fait partie de la mayonnaise, ça donne des moments légers comme ce dialogue autour de la chemise de Thomas qui n'a aucun intérêt.

MAIS QUI EST TRÈS DRÔLE.

Oui. Ce sont des petites respirations, des sas de décompression, dont tous ont besoin. Tout d'un coup, ces personnes que tout sépare vont se découvrir un truc en commun : « Toi, t'es un violeur, moi, j'ai été violée, mais on habite le même quartier et on aime le même livre » ou « Tu me fais penser à mon frère ». Ce sont ces petits liens mystérieux qui se tissent et font partie d'un tout qui fait aussi que ce processus ne peut pas ne pas marcher.



AVIEZ-VOUS VOS COMÉDIENS EN TÊTE EN ÉCRIVANT LE SCÉNARIO ?

J'ai écrit pour certains dès le début : Miou-Miou (Sabine), Elodie Bouchez (Judith), Gilles Lellouche, (Grégoire), Leïla Bekhti (Nawell) Jean-Pierre Darroussin (Michel)... Je n'étais pas sûre que le rôle intéresserait Gilles – après tout, son personnage n'arrive qu'à la cinquantième page-, je ne connaissais pas Leïla Bekhti. Pour moi, c'étaient des boussoles, c'était agréable d'avancer avec eux en tête. J'ai très vite pensé à Birane Ba pour le rôle d'Issa. Je l'avais trouvé très inspirant en travaillant avec lui sur un spectacle à la Comédie française. Alors qu'il y a peu de personnages jeunes dans mes films, Il m'a donné envie d'en imaginer un. Il est formidable, Birane, solaire, très fiable, il cherche beaucoup. Sont venus ensuite Suliane Brahim avec qui j'avais travaillé aussi, Adèle Exarchopoulos, Dali Benssalah et Fred Testot.

Tous ont un peu vécu ce film comme un challenge. Ils avaient beaucoup de textes (peu de scénarios en comportent autant), de longs monologues qui étaient de véritables petits morceaux de bravoure et qu'ils ont d'ailleurs vécu comme tels sur le tournage. La première à se lancer a été Leïla lors de la première réunion ; un monologue de neuf minutes. Chacun à leur tour, ils s'applaudissaient, se soutenaient. Si je vais chercher ces acteurs, c'est aussi parce que je sais qu'ils savent travailler un texte et qu'ils y prennent du plaisir.

CES RÉUNIONS DANS LE CERCLE RASSEMBLENT DIX PERSONNES – TROIS VICTIMES, TROIS AGRESSEURS, ANIMATEURS DE JUSTICE RESTAURATIVE ET DEUX BÉNÉVOLES. CES HUIS CLOS DOIVENT GÉNÉRER UNE SACRÉE TENSION SUR LE PLATEAU.

Il y avait du trac, oui, de la concentration, une envie de bien faire... Et du plaisir aussi, je crois ! Chaque acteur avait beaucoup de pain sur la planche ! Et tous n'ont pas besoin des mêmes choses pour jouer en donnant le meilleur de lui-même. Miou-Miou a besoin de calme et de concentration, Fred Testot a besoin de faire des blagues et de décompresser entre les prises, Leïla a besoin de faire et de refaire, Birane a le fou rire très facile, Gilles est pudique et parfois nerveux... Mais chacun a été respecté dans ses besoins et dans sa façon d'être. Car ils ont tous fait attention aux autres. Il y a eu beaucoup de rires et beaucoup de silences profonds et intenses.

Ils s'écoutaient en tant que personnages mais se regardaient aussi en tant qu'acteurs. Sur un plateau, on se trouve rarement dans une position aussi privilégiée pour regarder l'autre et l'écouter sur la longueur.

Et c'était dur en même temps. Nous étions en studio, sous une lumière artificielle toute la journée, sans possibilité de bouger pour les acteurs qui étaient toujours assis au même endroit... Je crois qu'on est tous sortis de ces trois semaines en studio épuisés !

COMMENT AVEZ-VOUS TRAVAILLÉ AVEC EUX EN AMONT ?

Je fais généralement peu de répétitions. Par contre, je fais des lectures en tête-à-tête avec chaque acteur. On lit toutes les séquences ensemble et c'est le moment où nous voyons s'il y a des problèmes de texte, une phrase qu'ils ont du mal à dire, un mot avec lequel ils se sentent mal à l'aise. Je suis très attentive à cela parce que je sais, qu'après, on ne reviendra pas en arrière, que c'est vraiment LE texte qu'ils devront apprendre. Je ne transige ni sur la précision, ni sur la ponctuation. Je leur demande de ne pas rajouter de béquilles : des ben, des alors, des en fait... Les ben, les alors, je les ai déjà écrits et je n'en veux pas plus, sinon cela deviendrait de la bouillie.

VOUS ÊTES PLUTÔT DIRECTIVE DONC...

Disons que je demande aux acteurs d'être précis. Voir un acteur improviser ne



m'intéresse pas, mon intérêt tombe. Donc, j'essaie de mettre mes comédiens dans de bonnes conditions. C'est un peu comme la justice restaurative qui offre des espaces de dialogues sécurisés et propices à s'écouter, s'abandonner : je fais en sorte de créer des espaces de jeu sécurisés pour qu'ils puissent se relâcher et se sentir bien dedans. Je serai profondément malheureuse de travailler autrement.

COMMENT VOS ACTEURS LE VIVENT-ILS ?

J'espère que ceux que je choisis y prennent du plaisir. Je fais tout pour en tous cas. C'est très étrange, le jeu ; très mystérieux. J'ai eu la chance d'avoir été formée par de grands Maîtres - de grandes Maitresses surtout (Catherine Hiegel, Dominique Valadié) - au Conservatoire de Paris, donc j'ai à la fois beaucoup étudié, beaucoup joué, beaucoup regardé les autres jouer, chercher, se tromper et j'ai adoré entendre mes profs analyser leurs efforts. Ça a été un endroit d'apprentissage qui me sert énormément aujourd'hui.

Grâce à cela, c'est vrai que je « tiens » beaucoup mes comédiens. A tous points de vue. Je leur impose un cadre assez serré puisque je leur demande des efforts de mémoire et de précisions par rapport au texte. Et je les « tiens » aussi dans le sens où c'est moi qui les précipite de la montagne mais qui les retiens aussi par la corde. Je veux qu'ils se sentent bien, je détesterai qu'ils se fassent mal, travailler dans la souffrance ou les tensions. Cela ne veut pas dire qu'on ne rencontre jamais de difficultés. Il se trouve que sur ce film, les acteurs étaient au rendez-vous de leurs personnages et de la partition. J'ai senti beaucoup d'envie, de concentration et du plaisir, y compris dans la difficulté parfois. C'était très joyeux.

AVEZ-VOUS LA MÊME EXIGENCE AVEC L'ÉQUIPE TECHNIQUE ?

Une fois le scénario calé, j'en fais une version commentée, une sorte de pré-préparation à la réalisation avec de petites et de grandes lignes directrices : comment va-ton habiller les personnages ? Comment va-t-on les filmer ? Dans quelle pièce ? Je dissèque chaque séquence en expliquant pourquoi je l'ai écrite, ce que j'aimerais que l'on ressente ; je commence à la prédécouper en indiquant des mouvements de caméra – certains précis, tranchés, d'autres moins. Parfois, ce sont deux lignes, parfois, c'est un énorme pavé. C'est une façon de nourrir les chefs de poste.

C'est assez laborieux, ça me prend beaucoup de temps mais quand j'arrive à la préparation proprement dite, j'ai déjà beaucoup réfléchi à mon film et à ma réalisation et cela permet à l'équipe de rebondir avec ses propres envies.

J'effectue ensuite et également toute seule une première phase de découpage que je confronte à la vision du chef opérateur. Et on l'enrichit, on l'aboutit ensemble.

C'EST NICOLAS LOIR QUI A FAIT LA LUMIÈRE DU FILM...

C'est la première fois que nous travaillons ensemble. Et j'ai adoré cette collaboration. Nicolas est très travailleur et précis. J'aime son intelligence et sa sensibilité, son calme aussi... C'était un grand plaisir.

AVIEZ-VOUS DES FILMS EN TÊTE DURANT CETTE ÉTAPE ?

J'en ai toujours un ou deux. Lorsque j'ai commencé à écrire, « En thérapie », la série d'Olivier Nakache et Éric Tolédano arrivait sur Arte. Elle m'a beaucoup plu et aussi rassuré : à ce stade, même si je ne le souhaitais pas, je me posais encore la question de mettre ou non en scène les agressions dont les victimes avaient fait l'objet. Devait-on voir Sabine (Miou-Miou) se faire voler son sac ? Son récit suffirait-il ? « En thérapie » m'a confortée dans ce que voulais faire. Les visages de la série étaient comme des paysages : on se faisait nous-mêmes nos propres images. On peut faire confiance aux mots et au jeu. Je me suis concentrée sur le plaisir et la perspective de voir mes acteurs jouer. 12 HOMMES EN COLÈRE, de Sidney Lumet, m'a aussi beaucoup inspirée.

IL Y A TOUT DE MÊME QUELQUES FLASHBACKS DANS LE FILM : QUELQUES INSERTS DE CHLOÉ ENFANT, UNE IMAGE DE NASSIM DEVANT LA MAISON QU'IL S'APPRÊTE À HOMEJACKER...

Il y avait davantage de flashbacks dans le parcours de Chloé dans le scénario. Très vite, je me suis rendue compte que les inserts sur la petite Chloé, traités comme des flashs et non plus comme des flashbacks, suffisaient. J'en avais besoin pour les questions qu'elle pose à son frère à la fin. Pour le reste, tout se lit sur le visage d'Adèle Exarchopoulos... J'aimais aussi l'idée de ce plan fixe sur la maison que Nassim va cambrioler, avec lui bien caché. On est dans son regard, sa subjectivité, on ressent ce stress dont il parlait plus haut, la vulnérabilité de la propriétaire à laquelle il va extorquer un code. D'un point de vue cinématographique, c'était intéressant de n'en donner qu'une image...

COMMENT ÊTES-VOUS SUR UN PLATEAU ?

J'adore être sur un plateau, c'est un état très joyeux pour moi, je suis très concentrée mais je m'efforce d'être tout le temps dans une énergie positive parce que cela donne le « la » à l'équipe. Je fais peu de prises. S'il m'arrive d'en faire plus de six ou sept, c'est que l'on cherche et que l'on n'a pas encore trouvé ou que l'on a un problème technique. C'est gai de faire du cinéma !

PARLEZ-NOUS DU MONTAGE.

On était à trois caméras dans la salle de rencontre, à deux autrement, ça multiplie la matière ; il y en avait beaucoup, donc le montage a été long. Pas compliqué, mais long. Il faut être à chaque fois au bon endroit dans l'écoute, accélérer aussi le débit des acteurs- ce qui nous semble être le bon rythme au tournage se révèle souvent trop lent. Et il faut dynamiser, tailler notre sculpture, nous n'avons pas bouleversé la structure du scénario mais nous avons beaucoup coupé, des scènes, des bouts de scènes... En échanges constants, dans la dernière phase, avec mes deux producteurs Hugo Ségnac et Alain Attal qui ont un regard très affûté sur le montage et l'écriture d'un film en général. Ça a vraiment été un travail d'orfèvre ; ce que Pierre Jolivet appelle la cuisson-réduction.



A portrait of Noémie Micoulet, a woman with dark hair tied back, wearing a grey ribbed hoodie over a blue denim shirt and a green t-shirt. She is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. The background is blurred, showing what appears to be a bookshelf or a display of books. The text 'ENTRETIEN AVEC NOÉMIE MICOULET' is overlaid in white at the bottom of the image.

ENTRETIEN AVEC
NOÉMIE MICOULET

DEPUIS 2016, VOUS TRAVAILLEZ AU SEIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE JUSTICE RESTAURATIVE (IFJR) EN TANT QU'ANIMATRICE DE RENCONTRES CONDAMNÉS-VICTIMES ET DE MÉDIATIONS RESTAURATIVES, AINSI QU'EN TANT QUE FORMATRICE EN JUSTICE RESTAURATIVE. VOUS AVEZ ACCOMPAGNÉ DE NOMBREUX PROGRAMMES DE JUSTICE RESTAURATIVE ET ÊTES, DEPUIS 2018, COORDONNATRICE DE L'ANTENNE DE L'IFJR DANS LE SUD-EST. RACONTEZ-NOUS COMMENT CE SYSTÈME, ENCORE TRÈS RÉCENT, A PU ÊTRE MIS EN PLACE EN FRANCE.

Plusieurs facteurs expliquent la redécouverte de la justice restaurative. Le premier est venu de la remise en cause du système pénal comme réponse unique aux infractions et aux crimes : sont questionnés ses résultats et la responsabilisation des personnes auteures. Le deuxième facteur est la reconnaissance de la personne victime et des besoins que l'infraction fait émerger pour celle-ci. Comment accompagner les victimes à se réparer et à reprendre le cours de leur vie ?

Enfin, la redécouverte des pratiques utilisées de manière parfois ancestrale, en Australie, en Nouvelle Zélande, au Canada, aux Etats-Unis et dans certaines populations autochtones nous a amenés vers la justice restaurative. Au-delà de l'aspect punitif, celles-ci sont fondées sur l'idée que l'auteur de l'infraction s'est coupé de la société par le trouble qu'il a commis et qu'il faut rebâtir le lien entre la société et lui, mais également entre la victime et lui, non seulement de façon matérielle, comme cela est déjà fait dans le système pénal français, mais aussi de façon symbolique et psychologique.

L'idée est de dire : ce que l'auteur a commis est un acte inacceptable. Mais il reste d'abord un être humain. Pour qu'il puisse réintégrer la société dont son acte l'a exclu, comment faire preuve de responsabilisation envers son crime et aider à la réparation de celui ou celle qui en a été victime ?

Une directive européenne a alors été votée dans ce sens obligeant les pays de la communauté à l'intégrer dans le droit de chaque pays dès novembre 2015. Christiane Taubira, alors Garde des Sceaux, a devancé l'échéance en permettant à la justice restaurative d'entrer dans le code de procédure pénale dès août 2014 dans le cadre de la réforme pénale.

Deux sortes de mesures ont majoritairement été mises en place : les cercles, ou groupes de rencontre entre victimes et auteurs d'agression, qui mettent face à face trois ou quatre victimes et trois ou quatre condamnés, ayant commis des actes similaires à ceux dont les victimes ont été soumises, en présence de deux animateurs et de deux autres personnes bénévoles ; et les médiations, qui offrent à la victime la possibilité de rencontrer son agresseur.

PLUS DE SIX ANS APRÈS SA CRÉATION, AUTEURS DE DÉLITS ET VICTIMES S'EN SAISISSENT-ILS DÉJÀ MASSIVEMENT ?

Cette année, quatre-vingt-trois mesures concernant cent trente et un bénéficiaires sont en cours de réalisation. Ce n'est pas assez. Trop peu de personnes connaissent encore l'existence des mesures de justice restaurative. Mais lorsqu'elles ont accès à l'information, beaucoup manifestent leur intérêt.

COMMENT FAIT-ON CIRCULER L'INFORMATION ?

Cette semaine, par exemple, je suis à Valence, en contact avec des associations d'aides aux victimes de la Drome et de l'Isère, qui vont se former ensemble. Sont présents des conseillers pénitentiaires d'insertion et de probation et des contrôleurs judiciaires. D'un côté, je les informe ; de l'autre, je les forme à développer et animer les programmes de justice restaurative à raison de soixante heures de formation.

VOUS ÊTES RESPONSABLE DE L'ANTENNE DU SUD-EST. COMBIEN D'ANTENNES DE CE TYPE EXISTE-T-IL EN FRANCE ?

Il en existe trois en France métropolitaine : Nord-est, Sud-est et Sud-ouest. Et si nous avons des collègues qui travaillent pour l'antenne réunionnaise, nous n'avons pas encore de budget pour créer une antenne dans la partie Nord-ouest de la métropole et pour les autres territoires ultra marins. A l'heure actuelle, mille-six-cent-quatre-vingt-six personnes ont déjà été formées pour coordonner et animer ces mesures, plus près de cinq cents retraités bénévoles qui font partie des Membres de la Communauté.

EN VOYANT LE FILM DE JEANNE HERRY, ON A DU MAL À FAIRE LA PART DES GENS QUI TRAVAILLENT À FAIRE VIVRE LA JUSTICE RESTAURATIVE DE MANIÈRE BÉNÉVOLE ET CEUX QUI LE FONT DE MANIÈRE PROFESSIONNELLE EN ÉTANT DANS LE MILIEU JUDICIAIRE....

Parce qu'en fait, tous sont pour la plupart bénévoles. Si vous prenez le cas de Fanny, elle et Michel dans le film (Suliane Brahim et Jean-Pierre Darroussin), ils sont ce qu'on appelle un CPIP. Ces conseillers pénitentiaires d'insertion et de probation accomplissent souvent ces missions en dehors de leur temps de travail même si les mesures de justice restaurative sont portées par leur service. C'est un investissement dans lequel ils s'engagent en plus de leur emploi initial. Michel, lui, est cent pour cent bénévole tandis que Judith est salariée, mais de l'Association d'aide aux victimes.

Le financement de la justice restaurative est encore très à la marge, et même si de nombreuses associations sont financées par le Ministère de la Justice – directement ou via des agréments avec le privé-, l'application des mesures de justice restaurative repose principalement sur le bénévolat et l'investissement des professionnels. Beaucoup disent que cela redonne du sens à leur travail.

VOUS ÉVOQUEZ LES ASSOCIATIONS D'AIDE AUX VICTIMES OÙ TRAVAILLENT JUDITH EN TANT QUE JURISTE ET MICHEL EN TANT QUE BÉNÉVOLE. QUELLES AUTRES CATÉGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES Y FORMEZ-VOUS ?

Des gens très divers : des psychologues, des éducateurs spécialisés, des juristes, les directeurs d'association eux-mêmes....

PARLEZ-NOUS DE CET AUTRE GENRE DE BÉNÉVOLES QU'INCARNENT ANNE BENOÎT ET PASCAL SANGLA...

Ce sont eux qu'on appelle les Membres de la Communauté. Ils n'interviennent que dans le cadre des Rencontres Détenus-Victimes et des Rencontres Condamnés-Victimes (RDV/RCV), c'est-à-dire, les groupes de rencontres entre victimes et auteurs. Ce sont des citoyens et des citoyennes lambda qui ont également suivi une formation. Ils sont là pour signifier aux uns comme aux autres que la société se soucie de ce qu'ils ont fait ou vécu et qu'elle souhaite les accompagner, les encourager et entendre ce qu'ils ont à dire.

Ces gens n'ont pas d'autre fonction que d'être présents et de soutenir chacun dans sa démarche. Ils font ce qu'on appelle du liant au moment des pauses. Leur rôle est aussi d'éviter que les discussions se poursuivent hors du groupe. Rien de ce qui occupe le groupe ne doit être dit dans des espaces individuels.

Ils sont deux, comme les animateurs, ce qui leur permet d'être à la fois représentatifs de l'ensemble de la société. On cherche aussi à ce qu'ils soient géographiquement proches des intervenants - même quartier, même ville...



LE BINÔME SEMBLE TRÈS IMPORTANT DANS CE SYSTÈME.

C'est un cadre intangible et qui a du sens durant la préparation comme lors de la réunion du groupe. Le principe peut valoir aussi pour la médiation. On le voit dans le film : le personnage de Judith (Élodie Bouchez) est supervisé par le personnage qu'interprète Denis Podalydès. C'est très important.

REVENONS AUX RENCONTRES DE GROUPE. LE BÂTON DE PAROLE, DONT SE SAISISSENT LES PARTICIPANTS POUR S'EXPRIMER, SEMBLE JOUER UN RÔLE CAPITAL.

Au début, les animateurs y sont souvent réfractaires. Ils pensent qu'il va empêcher les échanges. Mais ils se rendent vite compte à l'usage qu'il est, au contraire, très utile. Le bâton permet l'écoute. Quand un intervenant s'en saisit, il sait que même ces silences ont valeur de communication. Et lorsqu'un autre le prend à son tour, il est prêt à entendre ce que cet autre a à dire. Il l'est, parce qu'on l'a écouté.

DANS LE FILM, DEUX VICTIMES PRENNENT LA PAROLE EN PREMIER MAIS, APRÈS, CE SONT DEUX AUTEURS (ISSA ET THOMAS) QUI PARLENT AVANT LA DERNIÈRE VICTIME, SABINE. Y-A-IL DES RÈGLES DANS LES PREMIÈRES PRISES DE PAROLES ?

EST-CE QUE CE SONT TOUJOURS LES VICTIMES QUI PRENNENT LA PAROLE EN PREMIER COMME ON LE VOIT DANS LE FILM ?

Pas toujours. Vont prendre la parole ceux qui se sentent en capacité de le faire. Cela se détermine lors des entretiens de préparation. Certaines victimes veulent d'abord entendre ce que les auteurs ont à exprimer. On essaie de s'adapter.

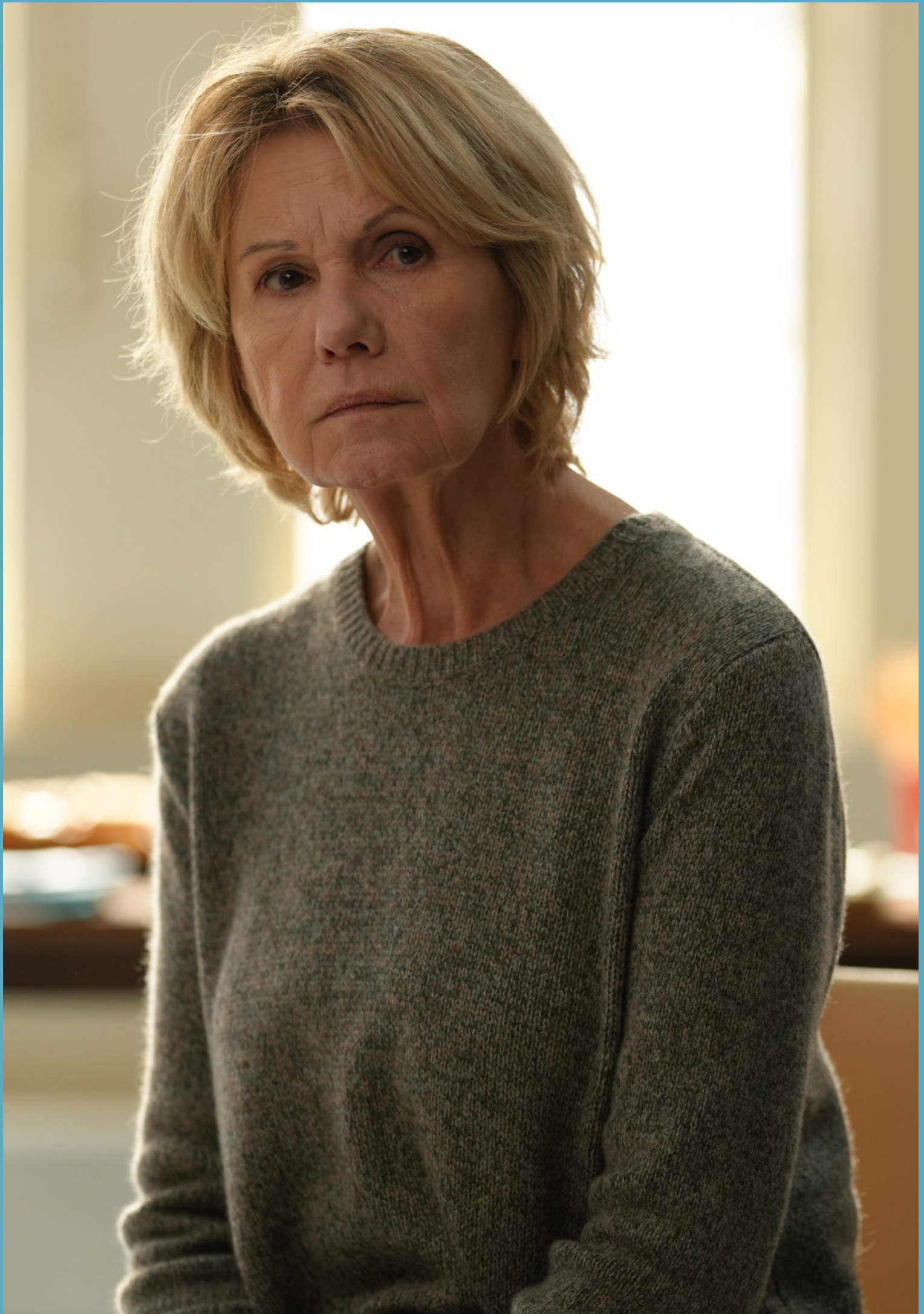
COMBIEN DE TEMPS CES PRÉPARATIONS DURENT-ELLES ?

C'est extrêmement variable selon les mesures de justice restaurative. Celles qui concernent les groupes de rencontre s'étalent généralement sur deux à trois mois, à raison de trois entretiens de préparation individuelle minimum avec chaque participant.

Les préparations à la médiation peuvent durer plusieurs années. Ce type de mesure ne s'effectue pas à un rythme effréné. On ne veut pas imposer aux gens qui font cette démarche un tempo qui ne serait pas le leur. Les échanges qu'on a avec eux sont parfois mis en suspens parce qu'ils ont besoin de prendre une pause, qu'ils doutent ou qu'un événement extérieur : une perte d'emploi, un deuil, une séparation - est venu en rompre le cours. On doit leur laisser de l'espace ; il s'agit vraiment de les accompagner.

LA JUSTICE RESTAURATIVE A ACCOMPAGNÉ SOIXANTE-NEUF MÉDIATIONS DEPUIS 2017. TOUTES ONT-ELLES VÉRITABLEMENT DÉBOUCHÉ SUR UNE RENCONTRE COMME C'EST LE CAS ENTRE CHLOÉ ET SON FRÈRE BENJAMIN DANS LE FILM DE JEANNE HERRY ?

Chez le néophyte, le mot rencontre déclenche immédiatement l'image d'un échange physique. Et c'est peut-être la première chose dont notre imaginaire devrait se débarrasser. Au-delà du contact physique, ce peut être un échange de lettres, des mots ou des questions que les professionnels se chargent de faire passer de l'un à l'autre... L'idée n'est pas de faire des mesures restauratives à tout prix mais de faire en sorte que ces personnes puissent avoir suffisamment d'espaces de dialogues ensemble dans des espaces sécurisés. Si la rencontre en face-à-face a lieu, on sait, bien sûr, qu'il ne sera ni question de violence physique ou verbale, mais est ce que les deux personnes en question seront en mesure de recevoir ce que l'autre a à dire ? L'une des deux aura-t-elle les ressources nécessaires pour faire face à la situation ? C'est en cela que se posent les conditions de sécurité. Donc, on



vérifie toutes les hypothèses. Pour accompagner énormément de professionnels en supervision dans les médiations (le rôle que tient Denis Podalydès vis-à-vis de Judith/Élodie Bouchez), je sais à quel point il est capital de se poser les bonnes questions. Si l'on réalise que quelqu'un n'a pas les ressources nécessaires pour participer à la rencontre de médiation restaurative, il est de notre responsabilité de ne pas continuer. Ça ne changera rien pour cette personne mais du moins ça n'empirera pas son cas. D'où, à nouveau, l'importance de la supervision dans le fonctionnement de la justice restaurative.

REVENONS AUX AUTEURS D'INFRACTION. ILS N'ONT RIEN À GAGNER AVEC CES NOUVELLES MESURES – NI RÉDUCTION DE PEINE, NI INDEMNITÉS. QU'EST-CE QUI LES MOTIVENT À Y PARTICIPER ?

Pour le faire, il y a déjà une condition absolument nécessaire : ils doivent reconnaître les faits qui leur sont reprochés. La plupart le font, mais avec des conditions : Qu'ils aient été au volant d'un braquage ou qu'ils aient braqué des gens avec une arme mais sans commettre de meurtre, il faut qu'ils disent tous : « C'est vrai, j'ai conduit la voiture » ou « j'ai été violent même si je n'ai pas tué ma/mes victimes ». Notre but, c'est qu'ils puissent bénéficier d'un espace de parole, et cet espace peut les amener à prendre conscience que, de manière incidente, ils ont aussi participé au trauma des gens qu'ils ont agressés et qu'ils ont une responsabilité vis à vis de ça.

Lorsque les mesures de justice restaurative ont été mises en place, on nous disait : « Vous êtes des idéalistes. Aucun détenu n'aura envie de participer à ça ». Et moi, je répondais : « Mais enfin, arrêtez de penser que ces gens sont des ânes et qu'ils ont besoin d'une carotte pour avancer. Ils ont les mêmes désirs de dignité et d'humanité que nous. S'ils se sentent considérés et en capacité de recouvrir le respect d'eux-mêmes, ils marcheront ». Et bien, oui, ces personnes existent. Alors, je ne dis pas que c'est vrai pour toutes. Mais c'est plus que ce qu'on imagine.

Un jour où j'animais un débat dans une prison et alors que j'évoquais ces nouvelles pratiques en précisant qu'elles ne débouchaient sur aucun gain, j'ai gardé le souvenir très vif d'avoir été prise à partie par un détenu : « Mais arrêtez de penser qu'on veut toujours gagner quelque chose pour faire un truc !, s'est-il énervé. Dites-vous que nous aussi, on a peut-être un intérêt à participer à cette démarche. On a, nous aussi, des choses à dire que l'on n'a pas dites au procès. Moi, ça m'intéresse, je le ferai pour moi et pour la victime ; pour personne d'autre. »

Son interpellation m'a amenée à renforcer ma conviction dans le fait que c'est précisément en considérant les auteurs d'infraction incapables de se remettre en question qu'on leur ôtait toute capacité à le faire. En somme, on décidait à leur place.

LES RENCONTRES DE GROUPE SEMBLENT PERMETTRE DES PRISES DE CONSCIENCE ASSEZ INÉDITES. DANS LE FILM DE JEANNE HERRY, NASSIM ET ISSA, LES DEUX BRAQUEURS, JUSQU'ALORS ASSEZ INDIFFÉRENTS À CE QU'ILS POUVAIENT FAIRE SUBIR AUX AUTRES, DÉCOUVRENT LE TRAUMATISME SUBI PAR SABINE (MIOU-MIOU) QUE, TOUT À COUP, ILS ASSIMILENT À LEUR MÈRE...

L'autre ne devient pas si autre... il devient une personne qu'on pourrait connaître, aimer, et qu'on voudrait protéger. Pour avoir la chance de superviser des groupes de ce type, je peux vous assurer que ce genre de résonances entre auteurs et victimes arrive souvent. En dehors de l'infraction qui a été commise, les uns et les autres, que tout semble séparer, réalisent qu'ils ont plus d'un point commun. Ils n'ont pas forcément la même couleur de peau, ne viennent pas forcément du même milieu social, tout pourrait les opposer et pourtant ils se ressemblent.

EST-CE VRAI QUE CERTAINES VICTIMES, COMME LE PERSONNAGE DE GRÉGOIRE (GILLES LELLOUCHE) LE FAIT AVEC THOMAS (FRED TESTOT) SONT PRÊTES À TENDRE LA MAIN AUX AUTEURS D'AGRESSION DU GROUPE ?

Le groupe permet ça. Mais, concrètement, on recommande aux personnes victimes de ne pas continuer la relation à l'extérieur parce qu'elle sera forcément différente. On leur dit : « Le groupe, c'est un moment ; un temps. Prenez ce qu'il vous a offert, gardez cela en vous pour pouvoir envisager la suite. »

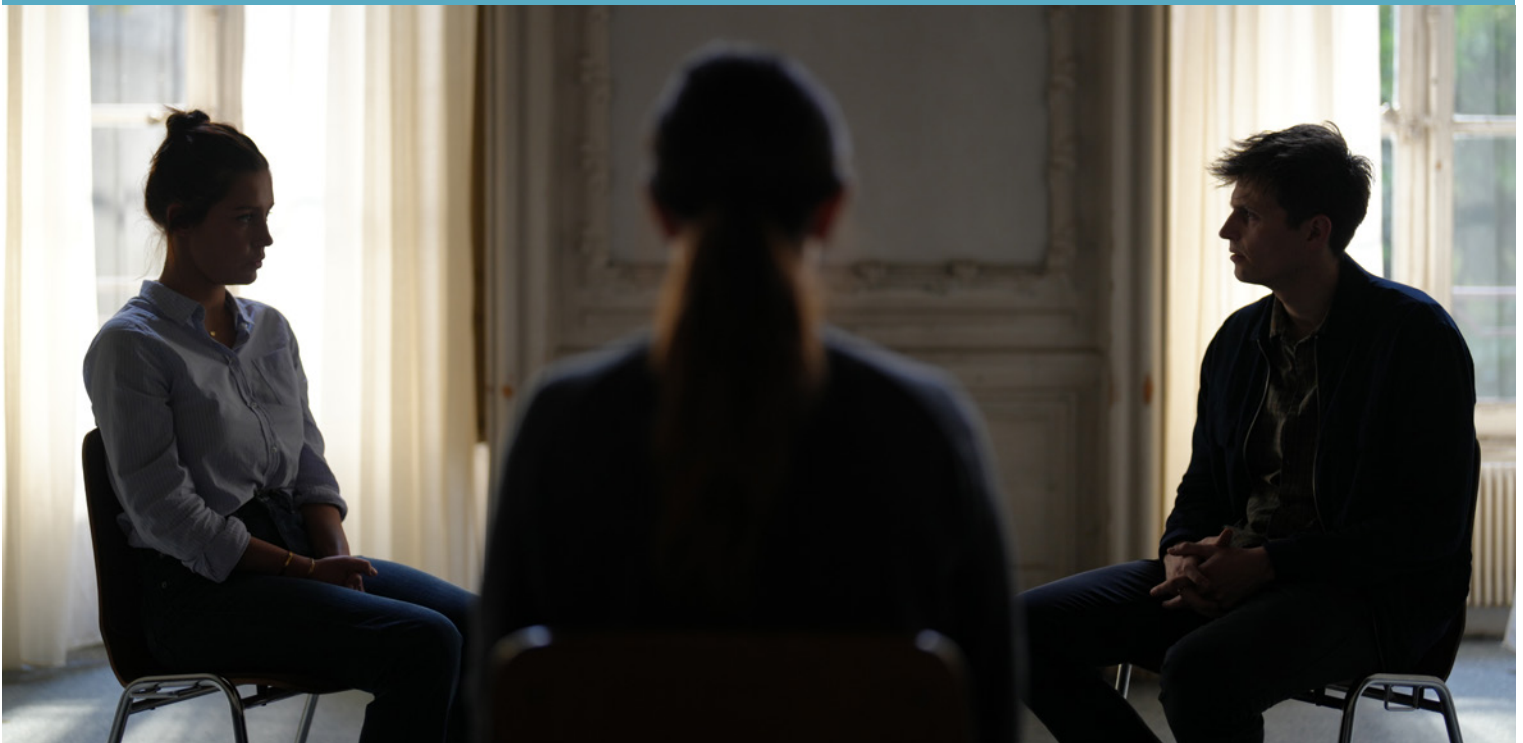
VOUS AVEZ ÉTÉ L'UNE DES INTERLOCUTRICES PRIVILÉGIÉES DE JEANNE HERRY DURANT SES RECHERCHES ÉTAYANT L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO DE JE VERRAI TOUJOURS VOS VISAGES.

J'ai aussi eu la chance de l'accompagner sur une formation à la médiation restaurative. Je ne sais pas si j'ai joué un rôle particulier sur ce film : je me suis contentée de mettre Jeanne en contact avec de belles personnes qui ont les autres à cœur et qui me nourrissent, et j'ai eu l'honneur qu'elle me donne les différentes versions de son scénario à lire. Ce que montre le film, c'est tout ce qu'on vit ; tout ce que je vis depuis bientôt dix ans.

Y compris ces moments de grâce où l'on sent que : ça y est, l'objectif est atteint ? J'en ai vécu beaucoup. Ça ne se passe pas toujours comme ça – et dans ces cas – là, ce n'est ni la faute du groupe ni celle des personnes présentes et d'ailleurs, ce n'est pas si grave parce que, malgré tout, les gens ont pu s'exprimer. Mais, dans la majorité des cas, les personnes sont transformées.

AVEZ-VOUS DES RETOURS SUR LES AUTEURS D'AGRESSION QUI ONT PARTICIPÉ À CES MESURES ? S'EN SONT-ILS SORTIS ?

Cela dépend de ce qu'on entend par s'en sortir : le parcours de sortie de délinquance ou de criminalité n'a rien de linéaire. La justice restaurative n'est pas un outil de lutte contre la récidive mais elle permet aux auteurs d'échanger, de se restaurer et de se réparer. Comme l'indique le titre du film, lorsque ces personnes songent ou s'apprêtent à commettre de nouvelles infractions, elles peuvent revoir les visages des victimes avec lesquelles elles ont parlé, et cela peut les dissuader de passer à l'acte, ou les amener à commettre des infractions moins graves que celles qu'ils avaient commises jusqu'alors. La plupart d'entre eux disent qu'ils ont gagné en confiance et que ces mesures les ont aidés dans leur processus d'insertion. Après, ça n'appartient qu'à eux.



Voici le contact pour les personnes qui souhaiteraient s'investir dans la justice restaurative :
communication@justicerestaurative.org

DÉCOUVREZ LE PODCAST DU FILM

«JE VERRAI TOUJOURS VOS VISAGES
TROIS MOIS SUR LE TOURNAGE DU FILM»

Pour la première fois, une journaliste, Virginie Vivès,
a assisté au tournage d'un film au casting 5 étoiles.

Comment ça se fabrique, un film ? Comment les liens
se tissent entre les acteurs mais aussi les techniciens,
artisans, producteurs.. ?

Leur stress des premiers jours, le travail,
les fous rires, les doutes, les tensions...

Vous assisterez à tout jusqu'au dernier clap !

**Un podcast inédit en 5 épisodes
à retrouver le 16 mars sur toutes
les plateformes de podcast.**

**Retrouvez la bande-annonce sur :
bit.ly/PodcastJVTVV**

LISTE ARTISTIQUE

Issa	Birane BA
Nawelle	Leïla BEKHTI
Nassim	Dali BENSSALAH
Judith	Élodie BOUCHEZ
Fanny	Suliane BRAHIM
Michel	Jean-Pierre DARROUSSIN
Chloé Delarme	Adèle EXARCHOPOULOS
Grégoire	Gilles LELLOUCHE
Sabine	Miou Miou
Paul	Denis PODALYDÈS
Thomas	Fred TESTOT
Cyril	Pascal SANGLA
Yvette	Anne BENOIT
Benjamin	Raphaël QUENARD
Mehdi	Sébastien HOUBANI
Grand mère de Chloé	Catherine ARDITI
La femme au spip	Claire DE LA RÛE DE CAN
Chloé Delarme enfant	Roxane BARAZZUOL
Benjamin adolescent	Max LIBERT
Gabrielle	Néma MERICER
Surveillante	Patricia JEUDY



LISTE TECHNIQUE

Production	CHI-FOU-MI PRODUCTIONS Hugo SÉLIGNAC TRÉSOR FILMS Alain ATTAL
Scénariste, adaptation et dialogues	Jeanne HERRY
Réalisatrice	Jeanne HERRY
Scripte	Chloé RUDOLF
Distribution des rôles	Adélaïde MAUVERNAY
Directeur de production	Vincent PIANT
Régisseur général	Benjamin JOURNET
Image	Nicolas LOIR
Son	Rémi DARU Guadalupe CASSIUS Loïc BRIAN Marc DOISNE
Chef décorateur	Jean-Philippe MOREAUX
1ère assistante réalisatrice	Hélène FABRE
Cheffe costumière	Isabelle PANNETIER
Chef maquilleur	Christophe OLIVEIRA
Chefs coiffeur	Stéphane DESMAREZ Lucas COULON
Chef constructeur	François SCALA
Chef électricien	Thomas GARREAU
Chef machiniste	Titoune DEFOSSEZ
Directeurs de post-production	Nicolas MOUCHET Séverine CAVA
Chef monteur	Francis VESIN
Compositeur	Pascal SANGLA